


*René de Ceccatty*  
**Noir souci**

récit

A portrait of Giacomo Leopardi, a young man with dark, wavy hair and light blue eyes, wearing a dark green coat over a white shirt and a dark cravat. He is looking slightly to the right of the viewer.

« Je t'aime  
autant  
qu'on puisse  
aimer. »

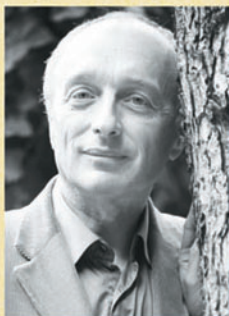
*Giacomo Leopardi*

Extrait de la publication

Flammariion

# Noir souci

## René de Ceccatty



Une passion chaste, ainsi peut-on définir le lien qui unit Giacomo Leopardi et Antonio Ranieri dès leur rencontre. Le premier, philosophe et poète, avait à peine plus de trente ans. Mais son génie étouffait dans son environnement familial. Le second, révolutionnaire napolitain en cavale, avait une vingtaine d'années. Ils fuient Florence où pourtant Leopardi est admiré par un cercle d'intellectuels et s'installent ensemble à Naples où les attend le choléra. Le destin du plus grand écrivain romantique italien, mourant dans les bras d'un jeune homme dont, disait-il, « seule la foudre de Jupiter pourrait le séparer », a suivi un cours romanesque. J'ai voulu comprendre cet amour étrange, auquel se mêlent la création poétique, le combat politique et la maladie. Leur histoire est devenue une part de la mienne.

R. de C.

*René de Ceccatty est l'auteur de romans inspirés par des personnages du passé (L'Extrémité du monde, L'Or et la Poussière) ou par des événements de sa propre vie (L'Accompagnement, Aimer, L'Hôte invisible). Il a écrit les biographies de Violette Leduc, Pier Paolo Pasolini, Maria Callas, Alberto Moravia (Flammarion, 2010).*

# Flammarion

Extrait de la publication





# Noir souci

## Du même auteur

### FICTIONS ET RÉCITS

- Personnes et personnages*, La Différence, 1979  
*Jardins et rues des capitales*, La Différence, 1980  
*Esther*, La Différence, 1982  
*L'Extrémité du monde*, Denoël, 1985, « Motifs », 2007  
*L'Or et la Poussière*, Gallimard, 1986  
*Babel des mers*, Gallimard, 1987  
*La Sentinelle du rêve*, Michel de Maule, 1988, Seuil  
« Points », 1997  
*L'Étoile rubis*, Julliard, 1990  
*Le Diable est un pur hasard*, Mercure de France, 1992  
*L'Accompagnement*, Gallimard, 1994, « Folio », 1996  
*Aimer*, Gallimard, 1996, « Folio », 1998  
*Consolation provisoire*, Gallimard, 1998  
*L'Éloignement*, Gallimard, 2000  
*Fiction douce*, Seuil, 2002  
*Une fin*, Seuil, 2004  
*Le Mot amour*, Gallimard, 2005  
*L'Hôte invisible*, Gallimard, 2007

### ESSAIS

- Violette Leduc, éloge de la bâtarde*, Stock, 1994  
*Laure et Justine*, Lattès, 1996  
*Mille ans de littérature japonaise* (en collaboration avec Ryôji Nakamura), La Différence, 1982, Picquier 1998  
*Sur Pier Paolo Pasolini*, Le Scorf, 1998, édition augmentée Le Rocher, 2005  
*Sibilla Aleramo*, Le Rocher, 2004 (précédemment paru sous le titre : *Nuit en pays étranger*, Julliard, 1992)  
*Pasolini*, Gallimard, Folio biographies, 2005  
*Maria Callas*, Gallimard, Folio biographies, 2009  
*Alberto Moravia*, Flammarion, 2010

(Suite en fin de volume)

René de Ceccatty

# Noir souci

*récit*

Flammarion

© Flammarion, 2011.  
ISBN : 978-2-0812-6661-2



*Derrière un cavalier le noir souci prend place.*

Horace

*L'amitié-passion, voilà le remède que vous cherchez.*

Paul Verlaine



## CHAPITRE 1

Leurs deux sœurs se prénommaient Paolina. Quelle confusion s'annonçait ! Et je peux imaginer que lorsque, mourant, Giacomo entendit Antonio murmurer le nom de Paolina à son oreille, un chaos de souvenirs surgit dans son esprit nébuleux.

Les prénoms ont été, pour le petit groupe familial organisé autour du couple de Giacomo Leopardi et d'Antonio Ranieri, la source d'une sorte de désordre des sentiments. Ce ne fut pas la seule cause de l'anarchie des affects qui m'a intéressé dès que j'ai lu l'œuvre de Leopardi et que j'ai voulu comprendre sa vie. Comprendre est beaucoup dire.

Paolina Ranieri était près de son frère, Antonio, quand Giacomo, devant eux, agonisait. C'était à Naples, au début de l'été 1837. Le choléra, qui s'était déclaré en juillet 1835 à Livourne et avait peu à peu gagné Naples, après avoir sévi en Toscane, était en train de dévaster la ville. Il y avait eu une première vague, d'octobre 1836 à mars 1837. Puis une recrudescence d'avril à octobre 1837. L'épidémie fit quatre pour cent de victimes sur une population de trois

cent soixante mille habitants : c'est-à-dire près de quinze mille morts, pour la plupart dans les quartiers populaires évidemment. Les navires suspects étaient tenus en quarantaine au loin dans la rade, mais certains marins rejoignaient secrètement le port à la nage, aggravant la situation. Tous les malades ne mouraient pas : on administrait des graines d'ipéca (pour faire vomir et tousser), de la camomille, de la menthe, de l'acétate d'ammonium. On se nettoyait les mains avec de l'esprit camphré. Pas toujours avec succès, selon Antonio Ranieri.

Dès que Giacomo fut mort, la première idée de son ami Antonio fut de le faire échapper à la fosse commune où étaient entassés les cadavres, à l'écart de la population vivante. Il le fit enterrer dans l'église San Vitale, au-delà de la grotte de Pozzuoli. Non loin de la tombe de Virgile. Sa deuxième idée fut d'informer la famille de Giacomo que le poète n'était pas tombé victime de l'épidémie, mais qu'il avait, selon les médecins, succombé à un hydropéricarde (présence d'un liquide séreux autour du muscle du cœur, œdème généralisé). Il eut ensuite de nombreuses autres idées grâce auxquelles le mythe de Leopardi gagna en ampleur en Italie et en Europe. Cinquante ans plus tard, la statue était bien solide sur son socle. Les œuvres complètes de l'écrivain mort à trente-neuf ans étaient publiées grâce à Antonio. Chacun pouvait évaluer le génie.

Paolina Leopardi, en revanche, était loin du couple formé par son frère et par Antonio. Elle était restée dans le palais familial de Recanati, ville de la province

des Marches, à l'est de l'Ombrie, à proximité de l'Adriatique, sous l'autorité pontificale. Quand la nouvelle parvint à son père, officiellement par une lettre d'Antonio, la rumeur avait déjà fait son chemin. Et dans les campagnes autour de la demeure, on savait déjà que le jeune comte Leopardi était mort à Naples, dans les bras d'Antonio. Elle écrivit aussitôt à sa meilleure amie, la cantatrice Marianna Brighenti. Et, dans un flot de pleurs et de cris de désespoir, elle décrivit la désolation qui s'était abattue chez les Leopardi. À Marianna, qui la première, quelques années plus tôt, lui avait parlé de l'amitié passionnée soudain née entre Ranieri et Giacomo, elle avait dit sa terreur.

Terreur de quoi ? Terreur que ce Ranieri fût l'homme qu'elle avait aimé quelques années auparavant et qui l'avait fuie, comme tous les autres hommes. Laide et noire, laide comme tous les membres de la famille Leopardi, Paolina devait devenir une figure de la vieille fille éternelle. Une sorte d'Eugénie Grandet, de Catherine Sloper, l'héroïne de *Washington Square*. En effet, quand la chanteuse Marianna Brighenti lui annonça que Giacomo avait rencontré un charmant jeune homme, de huit ans son cadet, Paolina eut la conviction irrationnelle, impérieuse, inévitable que ce Ranieri était son fiancé infidèle. Elle se représentait la tragédie : Ranieri réapparaissant dans la famille Leopardi, non pour se réconcilier avec la sœur, mais pour séduire le frère. Cette image épouvantable de la fatalité amoureuse et familiale obscurcit sa raison pendant les quelques minutes nécessaires à la rédaction d'une lettre

angoissée que sa correspondante ne comprit pas. Or, Ranieri était le prénom de l'amant fugitif (Ranieri Roccetti), disparu dans les oubliettes. Alors que ce Ranieri-ci était le patronyme d'Antonio. Antonio Ranieri Tinti.

Paolina Leopardi fut, de toute évidence, une vierge. Couronnée d'aubépines, « la fleur des nouveau-nés », écrira-t-elle à son amie chanteuse. Et non de lys, la fleur de la jeune mariée. Elle mourut comme elle était née, ainsi que l'on disait en ces années-là. C'est du reste l'expression qu'utilisa Antonio Ranieri pour résumer la sexualité de Giacomo. « Il est mort comme il est né. » « Un ange », etc.

La sexualité : ce sera, avec la laideur, le thème, majeur sans être exprimé, de ce qui concerne la relation entre Antonio Ranieri et Giacomo Leopardi. Non exprimé, parce que la sexualité n'était pas, lorsque se produisirent les événements que nous évoquons, une notion isolée, identifiée, définie. Un même terme ne réunissait pas l'identité psychologique, les pulsions, l'orientation des désirs. Le désir lui-même n'était pas défini par son objet, mais seulement par le trouble qu'il pouvait semer dans l'ordre de la vie quotidienne, dans la raison, dans la famille, dans l'activité sociale. En revanche, les sentiments, quels que fussent leurs objets, étaient abondamment définis et commentés. Antonio Ranieri, en parlant de la virginité de son ami, mort à deux semaines de son trente-neuvième anniversaire, n'en tirait aucune conclusion sur sa « sexualité ». Son angélisme augmentait seulement la « pureté » de sa réputation de

poète sublime. Aucun attachement inconsidéré, aucun écart de débauche, aucun geste inutile, aucun soupçon de vulgarité. Son corps n'avait été souillé ni par une femme, ni, à plus forte raison, par un homme, cela allait de soi.

Giacomo avait écrit plusieurs poèmes d'amour. Mais personne, à ce jour, n'est en mesure de donner aux noms dont il use pour désigner ses « maîtresses », une chair, une réalité historique. Bien entendu, ses biographes lui connaissent des engouements sentimentaux pour des femmes de tous âges, à plusieurs époques de sa vie et dès son adolescence. Mais ce cerveau monstrueux a fait un usage immédiat de ces furtives ou obsessionnelles passions : il en a fait des types (Silvia, Nerina, Aspasia) qui éloignent la réflexion de leurs modèles réels (Teresa Fattorini, la fille du cocher des Leopardi, morte à vingt et un ans, de phtisie, Maria Belardinelli, une jeune paysanne, morte jeune elle aussi, et Fanny Ronchivecchi Targioni Tozzetti, bourgeoise mariée, intellectuelle, florentine) et brouillent les pistes. On surinterprète les lettres où Leopardi confie son émotion devant telle intellectuelle qui le reçoit avec délicatesse et manifeste une sensibilité à la lecture de ses poèmes (comme la Bolognaise Teresa Carniani Malvezzi, qu'il rencontre en 1826 et dont il parle à son frère Carlo, dans une lettre du 30 mai). Certes, l'échange intellectuel crée une illusion d'intimité, mais Leopardi ne présente précisément pas la chose autrement que comme une illusion. Il se réjouit de se redécouvrir « capable d'illusions stables, malgré une connaissance et une

## *Noir souci*

accoutumance opposée, et enracinée ». Et il ne prend cette illusion que comme « une désillusion de la désillusion ». Teresa Carniani Malvezzi finit, au bout de quatre mois, par mettre un terme à leurs tête-à-tête, par excès d'ennui.



## CHAPITRE 2

Ses lettres les plus enflammées, qui sont le lien le plus lisible, le plus incontestable entre sa vie et la littérature, sont adressées à des hommes. Pour la plupart, des intellectuels, philologues, savants, venus de toute l'Europe et attirés par la singularité géniale de ce nain bossu (et puant, selon certains témoignages). Et, différent de tous, Antonio Ranieri, jeune historien et homme politique, qui le rencontre à vingt-deux ans, à Pise, le 29 juin 1828, le jour du trentième anniversaire de Leopardi, par l'intermédiaire d'un ami commun, le poète napolitain, nationaliste, indépendantiste, Alessandro Poerio, qu'ils reverront plus tard régulièrement à Naples, et devient, après deux années d'hésitation, son compagnon – à partir d'octobre 1830 où ils se revoient à Florence, lorsque Ranieri revient de son voyage en France et en Angleterre.

Ils ont huit ans de différence d'âge. Ranieri est parti de Naples à l'automne 1827, dans un état de profond découragement et de mélancolie qui inquiète ses amis napolitains. Il a voyagé avec un ami grec de

sa génération, Eustachio Simos, puis avec l'avocat Carlo Troya qui pourrait être son père. Ranieri a une personnalité contradictoire, conjuguée d'enthousiasmes et d'abattements : un tempérament que tous ses amis ont qualifié de mélancolique. Il a abandonné successivement toutes ses tentatives d'études (médecine, droit, grec ancien, histoire). La maladie de sa mère qu'il ne peut pas aller revoir en 1829, faute de passeport et de droit de retour à Naples, puis sa mort en son absence le déprimeront profondément. Il évoquera dans ses Mémoires, posthumes, *Les Nuits d'un ermite*, sa tentative de suicide, qui se produisit peu avant son voyage en France. Giacomo et Antonio sont tous deux frères aînés de famille nombreuse : Giacomo, aîné de Carlo, Paolina, Luigi et Pier Francesco (pour ne citer que ceux qui ont survécu au-delà du bas âge), et Antonio, lui, aîné d'Enrichetta, Paolina, Marianna, Erminia, Giulia, Gegia et de Giuseppe, Lucio et Goffredo.

De cette amitié passionnée, Giacomo semble ne faire aucun usage philosophique immédiat. S'il consacre à l'amitié de très nombreux articles de ses brouillons réflexifs, qu'il appelle, comme c'était alors l'usage pour ce genre de notes disparates, son « *zibaldone* », et s'il parle avec un certain mépris condescendant des passions charnelles que s'inspiraient, dans l'Antiquité, les hommes, surtout dans le cadre de l'amour philosophique, de l'éducation, de l'entraide militaire ou du parrainage politique, il ne lui vient jamais à l'idée d'évoquer son ami en ces termes. La nature même de son lien à Antonio Ranieri semble

échapper à cette forme de réflexion. Ses épanchements littéraires ne se trouvent que dans ses lettres. Comme si la correspondance intime bénéficiait d'un autre statut dans la littérature, dans la philosophie et dans la réflexion sur soi et sur les autres.

Le couple que formaient un jeune homme blond et beau, vif et volontiers rieur, politicien actif et séducteur de femmes, et un monstre génial, reclus et saturnien, frappaient les observateurs. Bien que les lettres adressées par Giacomo à Antonio ne laissent pas planer le moindre doute sur l'attachement obsessionnel que le poète lui vouait, c'est plutôt Antonio qui paraît être soucieux du bien-être de son ami. C'est lui qui l'entraîne à Naples, sa ville natale, et décide de ne plus jamais le quitter. C'est lui qui ralentit ou modère ses activités intellectuelles, amoureuses et politiques pendant les dernières années qui restent à vivre à Giacomo. Après avoir fait souffrir Leopardi qui participait de loin, puis de près, à sa vie sentimentale très agitée, Ranieri décide de se détourner des femmes. Giacomo a suivi pendant quelques années Antonio, à Rome, ailleurs.

On voyait donc le nain avec Don Juan. De l'extrême laideur de Giacomo, il est relativement peu question dans les témoignages des autres et dans ses textes autobiographiques. Comme si son génie effaçait cette réalité et la souffrance qui en était la conséquence. Dans ses poèmes, Leopardi n'évoque pas, non plus, ni sa bosse, ni sa taille minuscule, ni son teint olivâtre, ni les grimaces que ses traits déformés et ses souffrances physiques semblent lui imposer

constamment et qui suscitèrent des lazzi de la part des enfants du voisinage dans sa jeunesse. Tout au plus, dans une allusion du « Ressouvenir » :

J'ai passé ma jeunesse, ici, abandonné  
Caché, sans nul amour et sans la moindre vie,  
Endurci par l'excès de regards malveillants.

Enfant prodige qui, dès l'âge de dix ans, dialoguait, sous l'égide de son père Monaldo, avec les savants de l'Europe entière (Suède, Angleterre, France, Suisse, Allemagne) et écrivait indifféremment en latin, en grec, en français et en italien, il semblait avoir conservé sa taille d'enfant, par fidélité à sa précocité.

Y a-t-il une force d'attraction émanée de l'intelligence aussi irrésistible que celle que suscite la beauté ? L'attire pour l'intelligence, auquel Antonio Ranieri aurait donc cédé, n'est pas aussi prompt à vouloir être suivi de fusion que celui pour la beauté. Il exige d'emprunter un autre chemin, plus lent, moins fragile aussi. Les moyens qu'il a de se satisfaire sont autres, mais non moins impérieux. L'appel est assez tyrannique pour que Ranieri renonce provisoirement à sa vie. Il oublie les femmes et emmène donc Giacomo à Naples, où il va mourir. Après la mort de son ami, sa vie (encore longue) n'a plus d'autre sens que de faire grandir la renommée de Leopardi.

Le livre tardif que Ranieri consacre aux sept années que dura leur vie commune éveille suspicion et même ironie chez les admirateurs de Leopardi. Je ne partage pas ce point de vue qui se veut empreint de rigueur historique et de sévérité littéraire. On reproche à